

L'action Anarchiste

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu la plus grande somme de bonheur adéquate au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS : } Intérieur : un an 1.50 ; six mois 0.75
} Extérieur : un an 2.00 ; six mois 1.25

ORGANE RÉVOLUTIONNAIRE COMMUNISTE
paraissant tous les quinze jours

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Jean KROONEN, 383, à Retinnes-Micheroux

LE MILITARISME

Donc tous les travailleurs belges seront soldats. Ainsi a décidé le parlement.

Pendant quinze mois ils apprendront à tuer, ils protégeront les usines contre les grévistes, remplaceront ces grévistes dans leur travail, ils maintiendront l'ordre et fusilleront le peuple chaque fois qu'il s'insurgera contre l'exploitation. Enfin, ils iront peut-être se faire tuer à la frontière, ce qui s'appelle défendre la patrie.

La défense de la patrie, c'est la raison pour laquelle sera établi le service général, c'est-à-dire que l'armée belge sera presque doublée. La patrie est une survivance du passé soigneusement maintenue et nourrie par les gouvernants et les politiciens pour mieux servir leurs intérêts. Tout au plus représente-t-elle certains intérêts de la classe bourgeoise. Et c'est aux travailleurs, aux dépossédés que retombe le devoir de la défendre, à eux qui n'ont pas de patrie. Car les bourgeois ont toujours le moyen d'éviter le service à l'armée.

Mais ici il ne s'agit pas de la patrie. Celle-ci n'est qu'un prétexte. Dans tous les pays se poussent actuellement un formidable accroissement des armements. Cet accroissement est fait dans l'intérêt et sous la conduite de quelques financiers et industriels de tous les pays formant une solidarité internationale et qui vivent des armements et maîtres de la presse et des gouvernements. Avec l'aide de la presse, ils conduisent l'opinion publique, voici les récentes révélations de Liebknecht en Allemagne, et ils imposent toujours des armements nouveaux aux gouvernants, qui sont sous leur dépendance. Comme exemple, il n'y a qu'à considérer que l'empereur d'Allemagne est un grand actionnaire de Krupp et que les Poincaré Etienne et autres hommes politiques français sont intéressés dans les affaires des métallurgistes français... et allemands.

Le gouvernement belge n'échappe pas à la tutelle de la finance internationale, il doit suivre la voie des états voisins et augmenter aussi son armée d'après les arrangements qu'il a eu avec ces mêmes états contre lesquels il prétend être dans la nécessité de se défendre. On n'ignore pas en effet que M. de Broqueville a déposé son projet de réforme militaire après avoir causé avec l'empereur d'Allemagne en Suisse.

Dans toute cette préparation patriotique et commerciale le peuple n'a rien à gagner, mais il a beaucoup à perdre de sa liberté — toute relative — et aussi de voir peser plus lourdement sur lui l'exploitation. Pour l'empêcher il n'y a que l'opposition populaire énergique et violente. Tous les moyens politiques sont impuissants à résister au militarisme. Déjà en France la colère des travailleurs et des soldats a beaucoup fait réfléchir les gouvernants.

Faisons de même ici, car le militarisme va étouffer la révolution sociale.

UNE INTERDICTION SCANDALEUSE

On nous affirme de bonne part que le libraire installé dans les locaux de la Maison du Peuple de

Bruxelles, a été mis en demeure de ne plus exposer, ni vendre les brochures de propagande néo-malthusienne.

Le personnage chargé de signifier ce répugnant veto, ajouta que la librairie de la Maison du Peuple était uniquement destinée à vendre les journaux et brochures socialistes.

Il aurait pu ajouter... et les feuilles bourgeoises, réactionnaires ou mondaines. Quant aux journaux anarchistes et d'avant-garde, l'on sait que de tout temps ils ont été boycottés par les politiciens et interdit, là ou cela leur était possible.

Mais la mesure prise contre les brochures malthusiennes, est un comble et une lâcheté, venant au moment où l'hypocrisie bourgeoise forge des nouvelles lois pour en atteindre les propagandistes.

En l'occurrence, les politiciens socialistes vont au-devant des lois en projet, qu'ils s'engagent de la sorte à voter de concert avec les échappés de sacristie et les bourgeois bien pensant.

L.

ECHOS

Les Boys-Scouts

On les voit défiler fièrement en ville, on les rencontre à la campagne jouant à « petite guerre », on les retrouve dans la forêt, dissimulés derrière les troncs d'arbres ou couchés dans les hautes herbes.

Ils portent le costume des cow-boys et ont des mines d'apaches. Il y en a de tous âges; des gosses en rupture de mamelles, des jeunes échappés de collège, tous conduits par des chefs à l'allure martiale, au geste sobre, au commandement énergique.

Il y en a de toutes les couleurs; des jaunes, des bleus et des rouges.

On les voit encore dans les processions, parmi les dévôts porteurs de cierges et les saintes bannières; dans les manifestations, calmes et pacifiques, parmi les « conscients » et les drapeaux rouges.

Ils n'ont encore que des longs bâtons.

Ils auront bientôt des fusils avec lesquels ils tuent.

Ce sont les futurs défenseurs de la Patrie.

Saluez-les! ou... siflez.

Les huit heures de travail

La Chambre a approuvé l'ensemble du projet relatif à la journée des huit heures pour les ouvriers.

Empressons-nous d'ajouter qu'il ne s'agit pas de la Chambre belge, mais que le fait se passe dans la république de l'Uruguay.

Triste mentalité

Par suite d'une grève survenue dans un atelier de carrosserie, les patrons bruxellois dénoncent le contrat collectif et décident de ne plus employer des ouvriers syndiqués, affiliés à la Centrale.

La centrale des carrossiers, en lutte depuis quelque temps, un mauvais vouloir du patronat, a pris une résolution qui marque la faiblesse et le manque de dignité.

Elle recommande à ses membres de retourner au

travail et de répondre aux questions éventuelles des patrons qu'ils sont décidés à quitter le syndicat.

Le comité ajoute que « dans certaines circonstances, il y a le même honneur à déclarer qu'on n'est plus syndiqué, qu'il y en a d'ordinaire à revendiquer cette qualité ».

Voilà des syndiqués vraiment pas difficile et les patrons auraient bien tort de se gêner vis-à-vis d'eux.

Quelle mentalité et aussi quelle étrange conception du syndicalisme ont les travailleurs que l'on mène ainsi.

En République!

Les sans-travail ayant voulu manifester dans les rues de Lisbonne, furent chargés par la police et la garde républicaine (?) lesquelles, à coup de sabre, firent de nombreux blessés.

La nouvelle république traite les ouvriers en ennemis. Les maisons du peuple sont fermées ou surveillées, les journaux d'opposition suspendus et de nombreux militants sont arrêtés sous prétexte de complet.

La bas, comme ailleurs, le pouvoir emploie la même tactique pour discréditer le mouvement prolétarien qu'il accuse d'être de connivence avec les royalistes.

Les travailleurs portugais, plus exploités, plus asservis et plus malmenés que jamais, ont appris que sous des étiquettes différentes tous les gouvernements se valent.

Les hommes d'Etat, monarchistes ou républicains, sont tous de la même école. —

Une perle rare

C'est au meeting, organisé le 4 de ce mois, par le syndicat indépendant des employés, pour protester contre la saisie des fonds de l'Association typographique.

Pendant le discours de Delporte, un interrupteur ayant crié: Vive l'Anarchie!, le citoyen-député y répond aussitôt en ces termes:

« Nous avons connu à l'Association des Typographes de Bruxelles, des anarchistes avec lesquels nous faisons fort bon ménage. Plus que d'autres, ils travaillaient à la défense des intérêts communs avec énergie et dévouement et ce n'aurait pas été parmi eux que l'on aurait pu trouver des traîtres! ».

Cette déclaration fut vivement applaudie par l'auditoire.

Nous épinglons précieusement les paroles de Delporte,

Davantage, elles mettent en relief l'immonde affiche publiée par la Fédération bruxelloise du P. O. lors de la G. G., libellé dont nous avons déjà parlé, et qui confondait les anarchistes avec les jaunes et les traîtres.

Nous ajoutons aujourd'hui que cette saleté figura devant les fenêtres de la M. du P. de Bruxelles après que toutes les autres affiches éditées à propos de la G. G. avaient été enlevées!

Ephémérides de Messidor

22 juin 1870, commence à Paris le Procès de l'Association internationale des Travailleurs —

24 juin 1894 — Sadi Carnot, de son métier Prési-

dent de la République française, est tué à Lyon par Santo Caserio.

Accident de travail.

29 juin 1875 — Congrès révolutionnaire de Lepetzki qui décide la mort du tzar Alexandre II.

30 juin 1876 — Mort de Bakounine.

22-27 juin 1848 — En juin 1848, le gouvernement français ferma les ateliers nationaux créés par la république à la chute de Louis Philippe. Cette mesure violente exaspéra des milliers de travailleurs et l'insurrection de juin fut la conséquence de cette exaspération.

Commencée le 22 juin, la révolution fut vaincue le 27.

Ce fut le sinistre Cavaignac qui se chargea de la répression, laquelle fut terrible.

Après des batailles sanglantes, elle prit dans certains quartiers, les proportions d'un véritable massacre et 15.000 travailleurs y trouvèrent la mort.

TOUCHATOUT.

De la Grève Générale

Maintenant que l'ordre si peu troublé est rétabli, le calme revenu dans les esprits, beaucoup pensent que la leçon mérite d'être tirée des faits.

La grève générale depuis toujours combattue et dénigrée par les démocrates, pouvait-elle dans leurs mains aboutir à autre chose qu'un échec et jeter le découragement et le septicisme dans la masse ouvrière.

Voici l'opinion énoncée par un leader démocrate sur la G. G. même réformiste, « Général streik, Général Anzinn, disait Auer, à l'un des congrès de la démocratie allemande et à cette époque, Auer, ne rencontrait pas ou ne rencontrait guère de contradicteurs ».

Presque tout le monde, était d'accord pour considérer la Grève Générale comme une invention imaginée tout exprès par les anarchistes, pour désorganiser les syndicats et détourner les prolétaires de l'action politique. (Extrait de la brochure : La Grève Générale par E. Vandervelde, éditée à Paris 1912).

La G. G. est un mouvement essentiellement révolutionnaire, présentée par les anarchistes, défendue par les révolutionnaires, elle a pour but la suppression du régime capitaliste.

Les réformistes démocrates la combattirent jusqu'au jour, où le peuple séduit par la justesse des arguments des révolutionnaires, l'imposa à ses chefs. Mais pouvaient-ils admettre la G. G. sincèrement et en devenir ses partisans et défenseurs, non, n'est-ce pas. Ne pouvant plus la combattre, ils acceptèrent et la décapitèrent de ce qui lui donne sa valeur, son essence révolutionnaire. Il ne suffit pas au prolétariat de se croiser les bras, pour faire aboutir son

rêve de transformation sociale, pas même pour conquérir une réforme qui n'améliorerait rien comme le S. U.

La G. G. des cheminots français, des mineurs anglais, celle des dockers, la grève de Suède et celle en Belgique 1893 et 1902, nous démontrent que les G. G. pacifiques avortent de la même façon et sont exposées aux mêmes échecs que la grève partielle.

Les coffres-forts sur ce terrain sont bien plus résistants que les tirelires et les caisses syndicales ouvrières.

La G. G. présentant des chances de réussite ne peut-être que le résultat d'une effervescence populaire qui sous le coup d'une indignation qui s'était manifestée, comme fut le cas l'année dernière, au mois de juin, et maintenant en France, par suite de la loi des trois ans, surprend à l'improviste les autorités et le patronat et jette le trouble dans la société. Même pour une réforme la G. G. préparée ne peut aboutir, et Vandervelde ne dit-il pas dans sa brochure, page 10, voir brochure que seules les grèves spontanées ont des chances de succès.

« Enfin, les grèves générales n'ont réussi, plus ou moins complètement, que quand elles ont été brusques, quand elles ont surpris le gouvernement sur lequel on voulait exercer une pression et quand la bourgeoisie n'a pas fait bloc contre les grévistes ».

Ce fut le cas, par exemple pour la première grève générale belge en avril 1893 et pour la première grève générale russe, en octobre 1904. Au contraire, la grève générale hollandaise (1903), la seconde grève générale belge (1902), la seconde et la troisième grève générale russe qui n'ont point surpris les gouvernements et qui n'ont guère trouvé d'appui dans la bourgeoisie, ont abouti à de retentissants échecs qui ont exercé longtemps après la défaite, une action déprimante sur le prolétariat ».

C'est surtout par le trouble, l'arrêt de toute communication qui donne à la G. G. sa valeur comme moyen d'émancipation et comme instrument et arme offensive contre la société capitaliste. Pendant la grève l'esprit de révolte et d'indépendance était nulle depuis de longs mois, les chefs préparent les cadres qui sauront régler toutes les actions et pensées des ouvriers, le moindre événement qui sort des lignes tracées est de suite condamner, réprouver. Une atmosphère de crainte et suspicieuse planait dans les masses, ainsi préparée. Une parole énergique, une idée trop franche, un geste de menace, un acte révolutionnaire est étouffée sous les clichés, c'est un provocateur, tout ce qui sort du calme plat, du silence religieux est interprété dans le sens, vous allez permettre au gouvernement qui cherche l'occasion de réprimer les émeutes qu'ils désirent le moyen de fusiller les grévistes et faire des victimes. Cette grève finie nous donne le degré d'intoxication du sentiment de révolte sous le chloroforme démocrate.

membres du parlement, « bons à tout faire », auxquels on aurait dit : « Votez comme vous l'entendrez, nous vous obéirons ! » Ce n'est pas un mandat de législateur qu'on leur confère. On commence par discuter soi-même les questions à l'ordre du jour ; puis on prend des hommes connaissant la question spéciale qui sera discutée au Congrès et l'on envoie des délégués — non pas des députés. — Et ces délégués, en revenant du Congrès, rapportent à leurs mandataires, non pas une loi dans la poche mais une proposition d'entente, qui sera acceptée par eux, ou non. Tels sont les usages déjà en pratique actuellement (ils sont aussi très anciens) pour nombre de choses d'intérêt public, et ces usages remplacent déjà les lois bâclées par un gouvernement représentatif. Le gouvernement représentatif a fait son temps et accompli sa mission historique. Il a porté un coup mortel à l'autorité monarchique et, par ses débats, intéresse les citoyens aux affaires publiques. Mais ce serait commettre une erreur grossière que de le considérer comme le gouvernement de la société future. A toute phase économique, il faut une phase politique correspondante et il est impossible de toucher au système économique actuel, qui repose sur la propriété privée, sans ébranler du même coup l'organisme politique. La pratique nous indique déjà dans quelle direction se fera le changement. Non pas vers un accroissement des pouvoirs de l'Etat, mais vers

Le mouvement de masse est possible, mais cette masse est loin d'être des unités agissantes, n'est-ce pas 3 à 400.000.

Que quelques meneurs conduisent au doigt et à l'œil, je doute que jamais les chefs militaires, les grands capitaines, aient pu dominer, diriger, un nombre si considérable d'hommes que nos socialistes belges pour cette panacée du S.U.

(A suivre)

J. K.

A propos des révoltes militaires

Des Temps Nouveaux, du 7 juin, sous la signature de M. Preirof.

« A l'heure actuelle, la G. G. T. et le Ministère ressemblent à deux adversaires qui ont peur l'un de l'autre et qui n'osent pas s'attaquer.

Le fléchissement de l'un donne du courage à l'autre. Le Ministère a tâté le terrain sans grande confiance et tout prêt à la retraite : comme il aperçoit que la G. G. T. reste sur la défensive, il fait de la fanfaronnade. Un pas de plus, et, si la G. G. T. se contente de l'invocation à la justice, à la légalité et à son bon droit, le Ministère frappera à tour de bras. On ne persécute que les faibles.

Non, ce n'est pas le moment de dire :

« Faites attention ! Vous pouvez mettre le feu aux poudres. Et c'est vous, messieurs les gouvernants, qui serez responsables des violences ».

Voilà bien des prévenances pour messieurs les ministres. Les militants de la G. G. T. ne nous avaient pas habitués à prendre tant de souci de la stabilité gouvernementale.

Les socialistes ont d'ailleurs donné l'exemple de la prudence. Croyez-vous que si, au lieu d'aller au Pré-Saint-Gervais, le Parti unifié eût maintenu la manifestation du Père-Lachaise, le Gouvernement eût osé donner la troupe ?

Allons donc ! Il aurait eu trop peur d'actes collectifs d'insubordination, puisque les soldats sont les principaux intéressés contre la loi de trois ans. Les socialistes n'auraient eu affaire qu'à la police.

Quand donc on nous montre la modération du nouveau préfet de police, disons-nous que cette modération est un simple acte de prudence. Jamais pour les trois ans on ne mobilisera la troupe.

Il est heureux pour le Gouvernement que tout mouvement révolutionnaire se soit apaisé ».

Il est indéniable que des incidents comme ceux qui viennent de se produire dans les casernes, joint aux maladresses des gouvernants, créaient en France une situation nettement révolutionnaire, dont à notre avis on a pas pu ou pas voulu profiter à Paris.

Des circonstances aussi propices ne se renouveleront pas d'ici longtemps. Une à une le peuple français laisse étrangler les quelques rares libertés qu'il

l'organisation et la fédération libres se substituant à l'Etat dans tous les domaines dont il avait eu jusqu'ici le monopole.

On prévoit les objections : « Que faire de ceux qui ne tiendront pas leurs engagements, de ceux qui ne voudront pas travailler, de ceux qui transgresseront la loi écrite de la société ou, dans l'hypothèse anarchiste, les usages non écrits ? L'anarchie peut convenir à une humanité supérieure, non aux hommes de notre génération. » La formule de ces objections est bien veille.

Et d'abord il y a deux sortes d'engagements : celui qu'on accepte de plein gré, en toute liberté de choix, entre diverses propositions, et la capitulation forcée, imposée par l'une des parties, et qui n'est pas consentement, mais pure résignation à la nécessité. Malheureusement la grande majorité des contrats actuels appartient à cette catégorie. Un ouvrier qui vend pour un modique salaire son travail au patron, sait parfaitement que celui-ci retient indûment la majeure partie de la production, sans même lui garantir du travail pour plus tard, mais il n'ignore pas non plus que sa femme et ses enfants mourraient de faim au bout d'une semaine de chômage. N'est-ce pas une amère ironie que d'appeler cette transaction un contrat ? Les économistes modernes peuvent la désigner ainsi mais le promoteur de l'économie

L'INEVITABLE ANARCHIE

par Pierre Kropotkine

(Suite)

On commence à comprendre qu'il est tout simplement puéril d'élire certains hommes pour fabriquer des lois sur tous les sujets possibles, sujets dont la plupart ignorent le premier mot : on commence à entrevoir que le gouvernement de la majorité n'est pas moins défectueux que les autres, et l'humanité cherche et trouve de nouvelles solutions pour résoudre les questions pendantes. L'Union postale n'a pas élu de parlement international pour régler toutes les organisations postales qui adhèrent à l'Union. Les chemins de fer européens n'ont pas élu de parlement international pour régler la marche des trains et répartir les bénéfices. Les associations météorologiques n'ont pas élu de parlement pour fonder des stations polaires, et les géologues n'ont pas élu un pouvoir pour déterminer la classification des formations géologiques ou pour teinter uniformément les cartes. Tous procèdent par voie d'arrangements amiables et si l'on a recours à des congrès et qu'on y envoie des délégués, ce ne sont pas des

possède encore. Il ne lui restera bientôt que le Pré-St-Gervais pour manifester et meetinguer.

Mais l'étendue de ces terrains vagues nous semble bien réduite pour faire la Révolution sociale.

Nous reviendrons sur ce sujet dans un prochain article.

T.

La fin du Parlementarisme

« Tous les parlements modernes naissent au milieu de la fange des campagnes personnelles et des corruptions électorales ; tous vivent dans une atmosphère avilissante à l'influence de laquelle il est malaisé d'échapper. Mensonges perpétuels, compétitions féroces, vénéralités lamentables, intellectualités misérables, de temps en temps quelque scandale retentissant vient éclairer l'abîme et arrachez leur prestige à nos souverains éphémères. On crie, on s'indigne, on accuse les individus, sans s'apercevoir qu'ils ne sont que le produit fatal du milieu.

On les remplace par d'autres... qui recommencent.

« Un mépris monte qui dépasse les hommes et atteint le régime même ».

(La fin du Parlementarisme, par Destrée. L'Avenir Social, octobre 1901, pages 534 et 545).

MOUVEMENT SOCIAL

HONGRIE. — Les socialistes aussi sauvages que barbares persécutent ici les syndicalistes et anarchistes, de manière que même la police russe peut en prendre des leçons. Dans une fabrique travaillait un syndicaliste, ayant déserté le service militaire de Serbie. Il parlait à peine l'hongrois, les socialistes voulaient cependant l'obliger à s'abonner à la « Nerzava » (organe du parti social-démocrate). Mais il s'opposa à cette dictature arrogante en disant que tous ont le droit de s'abonner et lire les journaux qui lui plaisent. De plus, il exprima que jamais il ne tolérerait leur tyrannie. Bien, dirent les socialistes, si vous ne vous abonnez nous vous aiderons tantôt ! et il lui ont pris ses outils. Quelques démagogues ont engagé des apaches pour le frapper, les trompant en disant qu'il était un briseur de grève (jaune).

A midi, quand les ouvriers sortaient de la fabrique, les apaches corrompus voulurent attaquer le syndicaliste, mais avant lui ils frappèrent un autre, qui était innocent. C'est seulement après qu'ils s'aperçurent de l'erreur et voulaient le vrai coupable, mais celui-ci sortit un revolver et ne se laissa approcher de personne. Finalement on commença à lui jeter des demi-briques et, sa situation devenant dangereuse, alors il tira sur ses persécuteurs et en blessa un gravement. Cependant vinrent les policiers qui arrêterent le

politique, Adam Smith, ne donna pas dans ce travers. Aussi longtemps que les quarts de l'humanité seront contraints d'accepter des conventions de ce genre, la force sera nécessaire, non seulement pour imposer, mais pour maintenir cet état de choses. Il faudra la force — et même beaucoup de force — pour empêcher les travailleurs de reprendre ce qu'ils considèrent comme étant injustement possédés par quelques privilégiés ; beaucoup pour contraindre de nouveaux sujets, les « non-civilisés », à se plier sous le même joug. Le parti des anti-étatistes spencériens le comprend si bien que, tout en s'opposant à l'emploi de la force pour renverser les conditions actuelles, il demande que l'on use encore plus librement de la force pour maintenir le régime de propriété actuel. Quant à l'anarchie, elle est visiblement aussi incompatible avec la plutocratie qu'avec tous les autres genres de *craties*.

Nous ne voyons pas la nécessité de la force pour imposer des conventions librement consenties. Nous n'avons, en effet, jamais entendu dire qu'on infligeât une pénalité quelconque à un sauveteur refusant de s'embarquer en cas de besoin. Tout ce que ses camarades font et peuvent faire, dans un cas pareil, c'est de l'inviter à quitter l'association pour toujours. On n'a jamais entendu dire, non plus, qu'un contributeur au dictionnaire de Murray, fait avec l'aide d'un millier

syndicaliste et le menèrent au bureau de police d'où on le lâcha bientôt.

Par ces ignobles procédés luttent chez nous les social-démocrates. Ils foulent aux pieds les élémentaires droits et libertés individuelles. Après ceci, quelqu'un a-t-il le courage de nier qu'ils mentent et que la violence est la base de leur société de demain.

(Traduit de « Internacia Sona Revuo ») Ostades-traat, 94, Amsterdam.

Hector Denis

On en a parlé beaucoup dans tous les journaux indistinctement lors de sa mort. On en parle moins aujourd'hui et demain il sera oublié.

Cependant à entendre et à lire les éloges, les jugements flatteurs qui lui furent adressés à la fin de sa vie ainsi que les sentiments de regrets présentés par ses amis et adversaires : on pourrait être en droit de supposer que quelque chose suivrait après lui : son œuvre. Il n'en est pas ainsi, après avoir revu tout ce qui a été dit et tout ce que j'ai pu lire sur Hector Denis, je doute de sa science, et le titre de savant dont ses amis l'ont affublé n'est pas prouvé, c'est gratuit. Ils auraient dû trouver une place dans leur bibliothèque pour ses œuvres mêmes, que le qualificatif de grand bienfaiteur, dont il était si fière. Après tout, est-on un savant parce que l'on sait aligner pendant des journées entières des colonnes de chiffres peut-être, de même est-on un bienfaiteur de l'humanité parce que l'on consent à gagner 4,000 francs par an, sans rien faire, sans produire, rien d'utile, ni agréable.

C'est là cependant ce qu'a fait celui que les social-démocrates appellent le plus grand sociologue du monde entier.

Voulez-vous bien, ami lecteur, constater avec moi que vous ne lui connaissez pas d'ouvrages sur la sociologie qui soit digne de retenir l'attention. Et les socialistes n'ont rien fait pour nous faire connaître ses œuvres. Cependant ceux qui réellement ont droit au titre de savant ont publié des œuvres qui directement les classaient pour toujours.

Exemple : Darwin avec l'Origine des espèces, sa Descendance de l'Homme, etc., Büchner avec Force et Matière, l'Homme selon la Science, etc., Auguste Comte avec son Cours de philosophie positive. Haeckel avec les Enigmes de l'Univers, son Histoire de la Création naturelle des êtres organisés, etc., Charles Letourneau avec La Sociologie, la Biologie, etc., Spencer, Les Premiers Principes, L'Education, etc., Karl Marx, le Capital critique de l'Economie politique, etc., Elisée Reclus, La Géographie Universelle, l'Homme et la Terre, etc. Pierre Kropotkine, Paroles d'un Révolté, Champs, Usines et Ateliers, la Science Moderne et l'Anarchie, etc., Guillaume Degreef, Introduction à la Sociologie,

ou plus de collaborateurs volontaires, fut passible d'une amende pour avoir apporté un article en retard, ou que des gendarmes aient ramené au combat des volontaires de Garibaldi. Les engagements libres ne s'imposent pas.

Quant à l'objection si souvent répétée que personne ne voudrait travailler sans y être contraint par la nécessité, que de fois nous l'avons entendue lors de l'émancipation des esclaves d'Amérique, des serfs de Russie, et nous avons eu depuis lors le temps de l'apprécier à sa valeur. Aussi n'essaierons-nous pas de convaincre ceux qui ne peuvent l'être que par le fait accompli. Quant à ceux qui réfléchissent, ils devraient savoir que s'il en a été réellement ainsi pour une infime partie de l'humanité à l'état sauvage — et encore qu'en savons-nous ? — au s'il en est ainsi dans quelques communautés ou chez quelques individus pris de désespoir par un insuccès constant dans leur lutte contre un milieu hostile, le contraire a lieu pour l'immense majorité dans les nations civilisées. Chez nous, le travail est la règle et la paresse une exception artificielle. Sans doute s'il faut, parce qu'on travaille à un métier manuel, peiner toute sa vie ses dix heures par jour et souvent davantage, pour faire une infime partie d'un objet quelconque, des têtes d'épingle, par exemple ; si le maigre salaire fournit à peine de quoi vivre à la famille ; s'il faut rester toujours

Le Transformisme social, etc., E. de Laveleye, de la Propriété et de ses formes primitives, le Gouvernement dans la démocratie, etc. Je pourrais continuer davantage en prouvant que les œuvres de ces écrivains sont restées après la mort de leurs auteurs et elles ont fait connaître ceux-ci. Tandis que dans le cas qui nous occupe, l'illustre Denis, n'a pas même été connu par ses écrits. ceux-ci n'ont pas non plus fait connaître leur auteur. Je ne connais qu'un ouvrage du grand maître dont je taquine la mémoire, il est intitulé Histoire des systèmes économiques et socialistes. Mais je n'ai jamais rencontré personne dans nos milieux socialistes qui l'a lu. Voyons maintenant dans les articles nécrologiques ce que nous pourrions ignorer sur les cours qu'il donna à l'Université et les idées qu'il a pu formulé. Je lis dans un article du *Soir* « qu'en 1871, il publia une brochure importante sur l'organisation représentative du travail dans laquelle l'idée de la représentation des intérêts déjà esquissée précédemment prend une forme plus définie ». Ce qui pour moi veut dire amener les ouvriers à remettre leurs affaires dans les mains de plus malins qu'eux afin de ne pas tant avoir d'embarras et par conséquent de travailler plus fort pour nourrir ces parasites.

Voilà une des premières découvertes du grand homme. Voyons ce qu'il trouva par la suite. Dans le même article je lis encore « Le nombre de ses écrits et la variété de leur objet démontrent l'étendue des connaissances d'Hector Denis ». Seulement on oublie de les citer, pas même un seul.

L'occasion était cependant on ne peut mieux choisie pour montrer ce qui restait du savant après l'homme disparu.

Je continue à citer l'article du *Soir* « Son étude sur les rapports de la maternité avec le prix du grain et de la houille, où il démontre que le nombre des mariages diminue quand le prix des substances augmente ». Et moi qui avait toujours cru que le nombre des naissances dépendaient du degré de connaissance et de conscience des deux époux. Le bon Hector Denis ignorait certainement les théories neomalthusiennes, autrement il se serait rendu compte que les préservatifs contre la trop grande fécondité, jouait un certain rôle dans la question. Comme les économistes manchestériens, il voyait dans le travailleur, une force, un amas de muscles, qu'il faudrait bien entretenir afin de lui faire rendre le plus d'effet possible. La preuve est dans le mémoire que le *Soir* cite pour prouver qu'il était vraiment un tout grand homme. « Ses mémoires sur la ration alimentaire et la force de travail où il prouve que les subsistances que le travailleur belge peut se procurer en échange de son salaire sont insuffisantes, pour lui permettre de réparer les dépenses de forces nécessitées par le travail que l'on exige de lui, d'où résulte fatalement sa dégénérescence organique ».

De cette façon la question sociale serait diablement

dans la crainte d'être demain privé de son emploi — et l'on sait combien sont fréquentes les crises industrielles et la misère qu'elles engendrent ! — s'ils faut toujours s'attendre à une mort prématurée dans un hospice d'indigents et pis encore ; subir le mépris de ceux que le travail fait vivre ; renoncer pour toujours aux jouissances profondes que donnent à l'homme les sciences et les arts... — oh ! alors il n'est pas étonnant qu'on n'aie qu'un rêve, — l'ouvrier manuel comme tout le monde, — celui de s'assurer cette condition fortunée où les autres travailleront pour nous. Quand je vois des écrivains se vanter d'être les vrais travailleurs et traiter les ouvriers manuels de vulgaires paresseux, je voudrais leur demander : « Qui donc a fait tout ce qui vous entoure, les maisons où vous demeurez, les fauteuils qui vous donnent le repos, les tapis que vous foulez aux pieds, les rues où vous faites vos promenades, les habits que vous portez ? Qui donc a construit les universités où vous avez étudié ! Qui vous a fourni de quoi manger pendant les années d'école ? Et que resterait-il de votre entrain au travail, si vous passiez comme eux toute la vie sur une tête d'épingle et dans de telles conditions ! Sans doute qu'on vous traiterait aussi de vulgaires paresseux !

A suivre.

vite résolue, avec de bons salaires pour les ouvriers l'âge d'or était ainsi réaliser. Je cite de nouveau le même article « L'on se souvient de l'énorme retentissement qu'eurent ses deux discours rectoraux sur le socialisme et sur la mission sociale de la philosophie positive, discours qui constituent l'un des exposés sommaires les plus remarquables que nous possédions de ces deux grandes doctrines » Encore une fois pourquoi n'a-t-on pas publié et répandu ces exposés prétendument si bien faits. Il pourrait s'il en est ainsi remplacer avantageusement les chinoiseries qu'écrivent les écrivains de trente-septième ordre Vanderelde, Destrée, etc., à la solde de l'ignorance et de l'exploitation.

La perte des âneries est certainement celle qui a trait à son entrée à la ménagerie parlementaire qu'il rehaussa de sa présence. « Denis était de ceux pour qui le devoir parlait plus haut que les convenances personnelles. Aussi quand les démocrates liégeois firent appel à son dévouement, n'hésita-t-il pas à accepter le poste de combat qu'on lui désignait ». Sans commentaire, je pense, quel dévouement, quel sacrifice, quel esprit d'abnégation, mais voyez donc, accepter de recevoir quatre mille balles par an pour ne rien faire. Mais ce n'est nous ni vous ni moi lecteur qui serait assez généreux, assez magnanimes pour accomplir un acte aussi sublime.

De son passage à la Chambre un seul fait m'est resté dans la mémoire, il s'agit d'un projet de loi qu'il déposa. C'était en 1904 des méchants bougres d'anarchistes avaient déposé une bombe chez l'honorable commissionnaire en chef de police Laurent, qui grâce à dieu ne fut pas atteint.

Ce fut un paisible pacifique inoffensif traîneur de sabre appelé Papin qui vola les quatre fers en l'air, laissant une veuve et un ou plusieurs enfants. Devant ce grand malheur, Denis n'écoutant que son courage pensa tout de suite à calmer les douleurs. Vous allez croire qu'il abandonna son indemnité parlementaire ou une partie de son superflu pour les partager entre les veuves et orphelins des prisonniers et des victimes. A bien oui comme toujours le trésor inépuisable de l'état n'était pas là pour l'empereur de Russie, c'est dans ce trésor qu'il fallait puiser. Et notre député collègue Denis avec son collègue Donnay déposèrent un projet de loi pour assurer la situation de la veuve et orphelin du commandant Papin, il ne fut pas question de la femme ou des enfants des prisonniers.

Des parents d'assassins est-ce qu'on s'en intéresse, cela ne rapporte rien tandis que les parasites traîneurs de sabres, il faut bien leur montrer que l'on tient à sympathiser avec eux on peut ainsi escompter leurs notes. Voyons maintenant les discours prononcés à la Chambre par les principaux robinets à paroles pour dire leurs regrets de la perte d'un confrère d'une si grande valeur. Je vous fais grâce des stupidités grotesques du président et de Carton, ou les plus beaux qualificatifs ronflants sont prodigués avec une abondance à étonner un sourd. Pour montrer comment il était, lui et sa science, appréciés à la Chambre, je cite des passages du discours de Vandervelde. « Nous étions restés quelques-uns de ses amis pour l'entendre : En attendant qu'il parla, je causais de lui avec des collègues de la droite. » L'un d'eux me dit : « Nous le respectons tous. » Un autre « Quel travail de bénédictin, il a su accomplir depuis vingt ans qu'il siège parmi nous ! » Voyez-vous ça Hector Denis était respecté, estimé des membres de la droite. Ceux que les social-démocrates appellent les assassins, les tigres, les vendus, ceux enfin qui sucent le sang des pauvres avaient de bonnes raisons pour le respecter.

Il a contribué à détourner de la tête des détenteurs des richesses l'orage populaire lorsque celui-ci était prêt à éclater. C'est la bourgeoisie, c'est la société capitaliste qu'il a voulu justifier et légitimer. Ce n'est certainement pas lui qui était partisan de la suppression de la propriété, de la reprise des richesses sociales et des moyens de production. Ni qui a jamais rien fait pour la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. On a beau venir chanter sur tous les tons que nul plus que lui n'a eu tant d'influence sur la jeune génération. Cela est tout simplement un langage de charlatan, tous les politiciens parlent de cette façon. J'ai lu ces jours-ci encore que le ministre en Carton de Wiart, rappelait l'influence considérable de l'encyclique Rerum Novarum sur l'évolution des idées économiques et sociales. Tous les mêmes, les faiseurs, ils croient être être sortis de la cuisine de

Jupiter, ils ne se contentent pas de goûter la meilleure part des richesses, ils parlent comme s'ils en étaient les créateurs.

Nous n'avons pas nous prolétaires à nous arrêter aux pleurs et aux lamentations adressés aux morts, nous devons vivre avec des principes, avec des idées. Etudions et efforçons-nous de comprendre ce qu'on pu dire les penseurs d'autrefois et ceux d'aujourd'hui.

Leurs pensées nous aideront peut-être à trouver le moyen de transformer la société, leurs cadavres ne sauraient que faire dévier nos jugements et nous faire prendre une fausse route.

REQUILÉZ FRANÇOIS.

Les bases naturelles des Sociétés

I.

Les premières associations

La sociabilité n'est pas une conquête de la civilisation, c'est une faculté naturelle chez tous les animaux et que chez l'homme a pris un plus grand développement. La conquête par l'homme, du langage articulé, élevant entre lui et les animaux une barrière infranchissable, a constitué l'humanité; son principal résultat en donnant à l'homme le moyen facile et prompt de donner un corps à ses pensées, à ses sensations et de les communiquer à ses semblables, a été d'augmenter considérablement chez l'être humain la faculté de sociabilité.

L'on a remarqué que le degré de sociabilité chez les animaux est en rapport direct de la durée du temps que les parents sont obligés de consacrer à l'élevage de leurs petits.

Ainsi un jeune animal qui proportionnellement à la plus ou moins grande longévité de l'espèce est resté de long mois ou des années sous la tutelle des parents, s'éloigne dans la suite rarement de ceux-ci.

La durée de l'élevage chez l'homme étant 3 ou 4 fois plus longue que chez les animaux les plus parfaits, le degré de sociabilité a de tout temps dû être pour l'espèce humaine 3 ou 4 fois plus développé.

Les premiers liens sociaux s'établirent par la famille.

Les soins que réclame l'enfant, la protection dont le père doit le couvrir pendant de longues années éveillent de bonne heure chez l'homme les sentiments paternel et filial.

L'amour du père se porte sur son enfant, la femme n'est encore considérée que comme un être passif et secondaire dont il s'est assuré la possession par la force; ce ne sera que plus tard qu'il regardera d'un œil plus doux, sa compagne et que cette trinité naturelle du père, de la mère et de l'enfant créera les premiers germes de la civilisation.

L'affection, la reconnaissance qu'inspirent à l'enfant les soins qu'il a reçus, feront qu'arrivé à l'âge d'homme, il ne quittera pas les siens; il ne s'éloignera pas de la caverne paternelle, il participera aux chasses avec les anciens, partagera leurs dangers, les aidera dans la recherche de la nourriture et leur prêtera au besoin toute son aide.

S'il fait souche à son tour, ses descendants se grouperont comme lui autour de l'ancêtre commun et resteront sous son autorité.

La nécessité de se défendre continuellement contre les terribles animaux, qui couvraient la terre à cette époque primitive, réunira plus étroitement les individus et les nécessités d'une défense commune sera un vif stimulant d'association.

Ne possédant pour tout arme que sa force naturelle, des branches d'arbres et des massues de pierre, l'homme n'a pu résister aux rhinocéros, aux ours et lions des cavernes, qu'en leur opposant le nombre et une étroite solidarité devant le danger. Ainsi l'esprit de famille et la nécessité d'une défense commune ont été les premières causes naturelles qui formèrent les associations humaines. Plus tard les hommes ne vivront plus réunis par familles, mais par des groupements importants; de la famille sortira la tribu, comme celle-ci à son tour engendra la nation.

Ils s'établiront dans les endroits où se trouvent réunies toutes les conditions nécessaires à la vie et les mêmes motifs qui grouperont les enfants autour du père, qui grouperont ensemble les familles qui formeront la tribu. La raison qui guide l'homme est l'intérêt particulier. Seul, il est la victime des animaux

féroces qui l'entourent, à dix, vingt ou plus, ils leur résistent et s'en rendent maîtres; ce qu'un homme ne peut faire, vingt, cent ou mille le feront. L'intérêt de chacun exige un effort commun, c'est ce qui les unit.

Mais si cet intérêt particulier vient à disparaître les groupements se désagrègent car aucun autre sentiment ne réunit encore les familles. L'idée de patrie n'est pas encore née, ils ne connaissent pas toutes les formules creuses qui auront cours plus tard.

En s'associant, il n'a pas été convenu que l'intérêt particulier devra se sacrifier à l'intérêt général. L'intérêt individuel seul les guide; rien de ce qui peut nuire à l'intérêt particulier ne peut-être profitable à l'intérêt général.

C'est pour avoir méconnu cette loi que dans la suite l'intérêt des masses sera sacrifié à celui d'une caste supérieure.

Des intérêts égaux à satisfaire et à protéger, voilà la base originelle et fondamentale de toute société et c'est pour avoir opposé à cette formule naturelle, une formule mensongère et hypocrite que les sociétés civilisées sont livrées à la discorde, à la haine et à la misère.

Les Amis de la Bataille Syndicaliste

Une grande conférence, publique et contradictoire, aura lieu le samedi 14 juin, à 8 1/2 heures du soir, à (l'Ancienne Bourse), Grand'Place, 19, Bruxelles, par ALOZ, professeur. Sujet : *Le fait religieux à travers les âges. Faillite des Religions.*

Entrée gratuite

CORRESPONDANCES

P. J. à Bressoux. — Ta causerie est annoncée dans ta lettre pour le 15 mai, c'est sans doute une erreur.

L'appel c'est pour les victimes, pour des affiches et pour le journal, indépendant les uns les autres.

C. C. à Seraing. — Je suis à la disposition des camarades pour causer tous les dimanches.

H. E. Buyne Hensay. — Le journal vous est envoyé régulièrement.

A LIRE

LA VIE OUVRIÈRE N° 87

PAR EUGÈNE VARLIN.

SOMMAIRE : Un oubli, P. M.; Varlin, ouvrier, L. Descaves; Lettres de Varlin à Aubry; Les Sociétés ouvrières, E. Varlin; Un souvenir de la « Marmite », Ch. Keller; Varlin, conspirateur, J. Guillaume; La mort de Varlin.

Ainsi que dans le n° 87, l'article de A. Bosmer. — La grève générale belge. — La Vie Ouvrière.

Aministration et Rédaction. 96, Quai de Jemmapes, Paris (X^e), et chez Ledoux, rue Surlet, 59, Liège.

PENSÉES

Nos plus sérieux ennemis ce sont les républicains modérés. EUG. VARLIN.

Quand l'arbitraire et l'iniquité auront disparu, quand la liberté et la justice règneront sur la terre, je ne serai plus révolutionnaire, mais jusque-là croyez bien que plus je serai exposé à supporter les coups du despotisme, plus je m'irriterai contre lui et plus je serai dangereux. EUG. VARLIN

DÉPOSITAIRES DU JOURNAL

Bruxelles. — Broschop, libraire, 20, rue des Bogards
Louvigny, libraire, 12, rue de Ruysbroeck
Flamcour Dufour, 207, chaussée de Wavre
Fraitag, 3, rue du Collège
Tassenon, 185, chaussée de Mons, Cureghem.
Divers kiosques, Anderlecht.
Papeterie-librairie, Marc Disy, rue du Gerموir, 3, Ixelles.
Jean Coeckelenbergh, rue du Marais, 12.
Lemaire, rue de Rollebeek, 4.
Liège. — Jules Ledoux, libraire, 53, rue Surlet et divers kiosques.
Seraing. — J. Delarbre, libraire, 33, rue du Molinay
Victor Noiralize, 25, Plainevaux, Lize-Seraing.
Filmalle. — A. Sauvenier, 19, rue Elva
C. Mattart, rue Spinette.
Verviers. — J. Châlons, 8, rue de l'Abattoir
Lorquet, libraire, rue des Foxhalles, Hodimont
Cercle d'Etudes, chez Pastré, 36, rue de Hodimont
Mathis, aubette du pont Léopold, Hodimont
Arth. Delhaussé, avenue de Hensy, à Hensy.
Amay. — Arnold Lepage
Vilquin Arthur, Froidebise
Jules Goffin, Grand Viamont, Amay.
Pinchaid Ovide, marchand de journaux, Amay.
Couillet. — Désiré Pierre, 10, rue Ferrer
Feron François, rue d'Amérique.
Engis. — Léon Praillet.
Souverain-Wandre. — L. Wild, rue de la Meuse.
Charleroi. — G. Stassin, rue St-Pétersbourg, Dampremy.
Carnières. — Loute, 38, rue du Pairay.
Anvers. — Oscar Bodson, rempart de Wilryck
Lambert Ledoux, 85, rue Terlinckx, Berchem.

Imprimerie spéciale de l'Action Anarchiste
Gérant : JEAN KROONEN, 383, Rétinnes-Micheroix